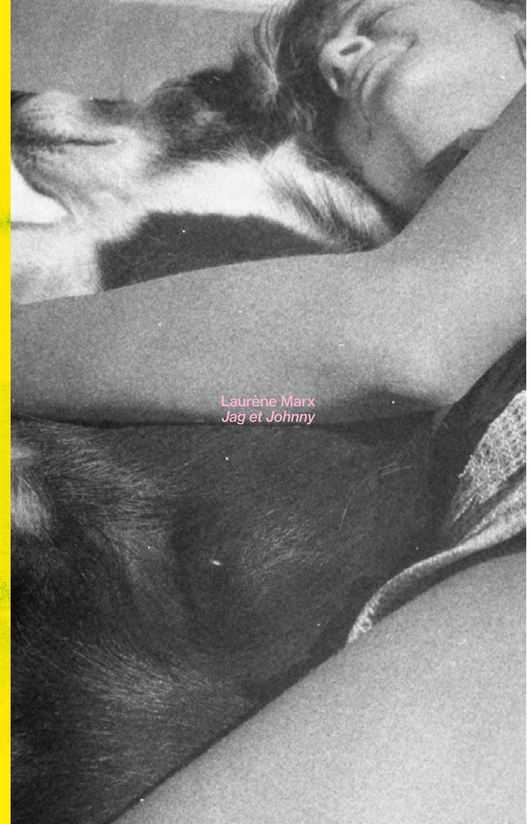

Festival d' Automne — Édition 2025

Laurène Marx

Portrait de Rita; Jag et Johnny; Pour un temps sois peu

Du 11 sept. au 15 oct.

Théâtre Ouvert
Espace 1789, scène conventionnée danse – Saint-Ouen

Entretien

> Votre écriture inclut une grande part d'oralité qui s'approche parfois d'un processus d'«écrire pour la parole». À partir de quel moment, ou sous quelle impulsion, vous êtes-vous rendue compte que bien écrire incluait d'autres aspects que la simple dimension littéraire classique de la langue ?

Laurène Marx : L'impulsion est venue du moment où je me suis rendu compte que cela faisait vingt ans que je travaillais un style, mais que je n'écrivais pas comme je voulais. Mes textes ne sonnaient pas comme je parlais. Il y a eu un moment où je me suis dit : « Mais attends, t'es pauvre… et tu vas vraiment essayer de parler comme les bourges, alors que t'as jamais été intégrée ? ». Ça a été un déclic de classe en réalité. J'ai été pauvre pendant très longtemps, mais je ne le savais pas : je ne m'en rendais pas vraiment compte, et cela ne se ressentait donc pas dans mon travail. Il a fallu que je me dise : « je parle comme ça donc je dois écrire comme ça », que j'intègre des éléments de sous-culture – dont le langage me correspond plus – comme le manga ou le rap. Parce que le théâtre ne fait pas partie de ma culture, je ne vais pas au théâtre et j'ai arrêté de lire vers vingt-deux ans. À partir de *Pour un temps sois peu*, ça a commencé à sonner comme moi, de façon directe, et c'est devenu une évidence. Même quand mes textes sont un peu plus « écrits », ils restent toujours directs, parce que c'est comme ça qu'ils peuvent toucher les gens. Une de mes plus grandes influences en littérature – et je m'en rends compte maintenant que je vis à deux rues de là où il est né – c'est Jacques Brel. C'est de la littérature populaire, parce qu'il y a la musique. Mais si ses textes étaient publiés comme de la littérature, ils ne le seraient pas considérés comme tels. Parce que c'est très élitiste comme écriture. Jacques Brel, c'était un bourgeois – et pourtant, j'adore sa façon de tourner les choses.

> Dans quelle mesure cette adresse plus directe et cette langue moins vernie permettent-elles d'échapper à une récupération bourgeoise de la parole sur scène, et de se dégager d'une lecture verticale du « transfuge de classe », très présente dans les récits de filiation récents ?

LM : Ah mais moi je suis l'anti transfuge ! Je ne vais pas écrire comme une bourgeoise alors que je n'ai pas leur compte en banque ! Pourtant, j'ai un putain de bagage culturel qui me permet d'être acceptée par les bourges, parce que j'ai la culture élitiste. Je la contrôle juste parce que je ne veux pas que les gens se sentent écrasé·es ou méprisé·es par ma littérature. Ma force c'est justement la maîtrise des différentes tonalités, mélanger des tons : de TikTok à Proust. Et ça prouve que ça peut se côtoyer. Parce que ma culture c'est d'abord la pop culture, je suis une romancière, qui fait du théâtre dans une forme libre, parce que je n'ai pas été polluée par les codes. Les nouvelles générations continuent de perpétuer ces codes, ils écrivent tous pareil ! Pourtant si je parle avec eux, ils vont me citer des références internet, venant de YouTube ou bien des mêmes. Où sont les mêmes dans la littérature ? Moi, le théâtre, je ne sais pas ce que c'est – encore une fois, je n'y vais pas. Par contre, la scène, c'est un outil fabuleux pour créer de la sensation, un outil politique. Si c'est suffisamment bien écrit et mis en scène, le public peut vivre des ascenseurs émotionnels de malade. Et on finit par prendre goût à ce pouvoir. Le jour où je ne l'aurai plus, je passerai à autre chose.

> Pourtant entre *Pour un temps sois peu* et les spectacles suivants vous avez obtenu une reconnaissance critique et publique. Quelle influence cela a-t-il eu sur votre littérature, et plus généralement sur votre travail ?

LM : Mais je continue pour autant d'être fidèle à ma culture ! Quand je rentre chez moi je joue à la console, je suis sur Twitch toute la journée. La culture des dominants je l'avais déjà avant donc je n'ai pas de retard à rattraper ! J'ai la même vie de cassos mais avec de la thune, ce qui permet à mon langage de rester pertinent. La seule différence c'est que tu découvres enfin ce que c'est de faire ton métier ; aujourd'hui j'ai un bureau, je change de pièce pour travailler et ça change tout. Tu peux enfin écrire en paix, quand tu gagnes de l'argent tu deviens une écrivaine.

> Dans *Pour un temps sois peu*, vous interprétez au plateau un texte qui est le vôtre tandis que dans *Jag et Johnny* c'est Jessica Guilloud qui endosse votre récit. Que permet le fait de dire ses propres textes et quels changements s'opèrent lorsqu'on les laisse aux actrices ?

LM : Ça change tout. Si on est en train d'avoir cette discussion aujourd'hui, c'est justement parce que je ne suis pas une autrice dont on a volé le texte, c'est parce que je l'ai mis en scène, parce que je l'ai joué. C'est un truc de contrôle sur ma parole, j'ai eu cette intuition et je me suis sauvée la vie en faisant ça. La version de *Pour un temps sois peu* interprétée sans moi par une autre actrice a existé, mais ce n'était qu'une histoire et pas une œuvre d'art. Pour qu'une œuvre d'art existe, il faut qu'il y ait un dialogue, qu'elle soit en mouvement. Je voulais que ce soit une charge contre la normativité, un spectacle qui dise « regardez comment vous nous traitez ». Pour *Jag et Johnny* il faut juste accepter de se mettre au service de l'actrice, accepter que tu as déjà une forme mais qu'elle ne peut pas éternellement être identique.

> Qu'est-ce qui permet à vos spectacles d'échapper à une forme de fétichisation du corps des personnes trans ou atteintes de maladies mentales, et dans le même temps d'éviter de donner dans le « porno-misère » ?

LM : Ce n'est pas mon problème d'éviter ça. Je veux juste qu'on dise de moi que j'ai respecté mes sujets dans mes spectacles. Le reste ne me concerne pas, je n'évite pas du tout le *misery porn*, j'ai connu la misère et j'en parle. Tant que je fais bien mon taff et que politiquement je suis dans ma grille, c'est bon. Ensuite, c'est le narcissisme propre à chacun. Les bourgeois restent ce qu'ils sont, je ne peux rien y changer. On a tellement l'habitude que le théâtre soit fétichisant, qu'on s'étonne que le mien ne le soit pas.

> Pour *Portrait de Rita* qui sera joué à Théâtre Ouvert, vous mettez en scène une histoire que vous n'avez pas directement vécue, au contraire des deux autres spectacles présentés. Comment trouver le juste regard à poser sur le parcours d'une femme de ménage noire émigrée du Cameroun lorsqu'on est une metteuse en scène trans blanche ?

LM : Je n'écris pas à la place des gens et je ne crée pas de personnages. Je ne sais pas ce que c'est de vivre le racisme mais je connais assez bien les blancs et comme on dit : « le racisme c'est une affaire de blanc » ! En tant que trans je vois les mécanismes de la blanchité qui s'activent sur mon corps à moi. Donc pour *Portrait de Rita* je me suis dit : il faut raconter son histoire en se demandant ce que j'ai en commun avec cette femme noire : la fétichisation, la précarité, la séquestration qu'est la pauvreté. Je ne parle pas de racisme moi, toute la partie sur le racisme c'est le discours de Rita, c'est elle qui en parle. Le reste c'est ma charge à moi contre les blancs, et ça fait un texte qui est… tranquille.

Propos recueillis par Jules Adam-Mendras, avril 2025.

Retrouvez sur le site internet du Festival d'Automne : entretiens, teasers, podcasts et articles de presse, dans les rubriques Archives, Ressources et Dans la presse.

Laurène Marx
Portrait de Rita

Théâtre Ouvert

11 – 30 septembre
Lun. mar. mer. 19h30, jeu. ven. 20h30, sam. 20h, relâche dim.

Durée : 1h30. À partir de 16 ans. Ce spectacle contient des descriptions de violences sexistes, sexuelles, conjugales et à caractère racistes.
Première mondiale
Texte et mise en scène Laurène Marx. Texte conçu à partir d'entretiens de Rita Nkat Bayang menés par Laurène Marx, Bwanga Pilipili. Avec Bwanga Pilipili. Lumières Kelig Le Bars. Création musicale Maïa Blondeau avec la participation de Nils Rougé. Collaboration artistique Jessica Guilloud.

Production compagnie Hande Kader ; Bureau des Filles
Coproduction Théâtre Ouvert – Centre National des Dramaturgies Contemporaines ; Les Quinconces L'Espal – Scène nationale du Mans ; Festival d'Automne à Paris ; Théâtre National Wallonie-Bruxelles ; Les Halles de Schaerbeek (Bruxelles) ; Collectif FAIR-E – CCN de Rennes et de Bretagne ; TNS – Théâtre national de Strasbourg ; Théâtre Sorano
Coréalisation Théâtre Ouvert ; Festival d'Automne à Paris

En septembre 2023, Mathis, un écolier de 9 ans près de Charleroi, subit les insultes racistes de ses camarades. En réaction, il entre dans une colère jugée incontrôlable par l'école, qui décide d'appeler la police. À son arrivée, sa mère Rita, découvre son fils plaqué au sol par un agent de police.

À partir de cet acte de violence raciste, l'autrice et metteuse en scène Laurène Marx, spécialiste du seule en scène, et Bwanga Pilipili, comédienne, autrice et metteuse en scène, choisissent de raconter l'histoire à travers le parcours de la mère, Rita, une femme d'affaires camerounaise devenue aide-ménagère. Comment le regard blanc participe-t-il à la construction d'une vision réductrice et objectivante des femmes ? L'autrice interroge un parcours identitaire qui ne lui appartient pas, en en explorant les zones de trouble et de projection. La singularité du spectacle réside dans la rencontre de trois regards : celui d'une mère, au cœur de l'histoire ; celui d'une actrice, observatrice et elle-même victime de discrimination ethno-raciale ; et celui d'une autrice trans blanche, qui apporte sa propre réflexion sur la blanchité. Trois perspectives qui se croisent, unies par une même expérience de fétichisation et de déshumanisation. À partir d'entretiens menés avec Rita Rita Nkat Bayang, Laurène Marx et Bwanga Pilipili ciblent un racisme systémique qui étouffe une femme dans son travail tout comme il étouffe son fils au sol.

Laurène Marx
Jag et Johnny

Théâtre Ouvert

13, 20 et 27 septembre
Sam. 18h

Durée : 1h
Texte Laurène Marx, Jessica Guilloud (dite Jag), d'après l'histoire de Jessica Guilloud. Mise en scène Laurène Marx. Avec Jessica Guilloud.

Production compagnie Hande Kader ; Bureau des Filles
Coréalisation Théâtre Ouvert ; Festival d'Automne à Paris

Sous la forme d'un stand-up triste, caractéristique du théâtre épuré de Laurène Marx, Jag se tient seule devant un micro qui la sépare du public, elle raconte son retour dans son milieu d'origine, celui de la classe populaire blanche iséroise.

Jag et Johnny est une rencontre : celle de la langue de Laurène Marx et de l'oralité de la comédienne Jessica Guilloud. Sans céder au *misery porn*, Jessica évoque ces lieux de l'enfance – chambres d'adolescentes, salons de grands-parents, salles des fêtes – où elle se sent à l'aise, tout en sachant qu'elle n'y appartient plus. Oscillant entre l'histoire traumatique de sa chienne Johnny et son propre parcours, elle interroge la culpabilité née du rejet de sa culture d'origine. Par la virulence du récit et la précision de son adresse, Laurène Marx se détache de la vision sociologique du transfuge de classe et de son lexique universitaire, mettant en lumière le fait qu'on ne passe pas infailliblement d'une classe sociale à l'autre comme sur un tremplin mais qu'on peut parfois rester coincé, entre les deux.

Laurène Marx
Pour un temps sois peu

Espace 1789, scène conventionnée danse – Saint-Ouen

14 – 15 octobre
Sam. 18h

Durée : 2h
Écriture et jeu Laurène Marx. Mise en scène Laurène Marx, Fanny Sintès. Création lumière Solange Dinand.

Production compagnie Je t'accapare et Fabriqué à Belleville
Avec le soutien de La Libre Usine ; Fabrique Bellevue-Chantenay ; Théâtre Ouvert – Centre National des Dramaturgies Contemporaines ; Bains Public ; Nouveau Studio Théâtre ; Ville de Paris ; Région Pays de la Loire
Pour un temps sois peu est édité dans une coédition Editions Théâtrales – Lyncéus festival
Le texte est lauréat d'ARTCENA et a obtenu le prix du jury de la Librairie Théâtrale
Coréalisation Espace 1789, scène conventionnée danse – Saint-Ouen ; Festival d'Automne à Paris

Avec un style abrupt et une esthétique proche de la performance autofictionnelle, Laurène Marx expose la réalité des transitions de genre en France. Seule en scène, elle interprète son propre texte, mêlant théâtre et stand-up triste pour dénoncer la violence et les discriminations vécues par les personnes trans.

Pour un temps sois peu est une histoire de femme trans par le détail : les détails dangereux, les détails cruels, mais les détails réels racontés par la personne qui les a vécus, vraiment vécus. L'autrice, metteuse en scène et actrice ne se contente pas d'expliquer : elle interpelle, bouscule et pousse à prendre conscience de la transphobie qui structure la société et les comportements individuels. Par sa performance, elle invite à réfléchir sur l'indulgence face aux discriminations envers les trans, soulignant qu'elle renforce le système oppressif et fait de chacune et chacun un complice. En revenant dans le détail, la comédienne s'arrête sur les agressions, les meurtres, le rapport à l'amour, au corps ou à la médecine que vivent et ressentent des millions de personnes trans à travers le monde. Tout en évitant la fétichisation de ces corps, elle nous percute en permanence dans une tension qui oscille entre humour et tragique et qui fait naître en nous une question obsédante : « est-ce touchant ou flippant ? ».

Laurène Marx (Bruxelles)
Laurène Marx est une femme trans non binaire dont l'œuvre tourne autour des thèmes du genre, de la normativité, du rapport à la réalité, de la neuro-atypie et de l'anticapitalisme. À l'âge de seize ans, elle quitte l'école pour écrire, tout en vivant de petits boulots pour ne pas s'éloigner de son unique but : améliorer son style et sa narration. À l'âge de vingt et un ans, elle découvre Paris, le cinéma et le théâtre et commence à réaliser ses propres films et à mettre en scène ses propres textes. Il lui apparaît désormais qu'écrire sans cause, sans combat est impossible. Elle obtient en 2015 le Prix de la Nouvelle de La Sorbonne Nouvelle. En 2018, son texte *Transe* est lauréat de l'Aide nationale à la création d'Artcena, tout comme *Pour un temps sois peu*, commande du Collectif Lyncéus. Le texte est publié aux éditions Théâtrales. *Pour un temps sois peu* est créé en 2022 au Théâtre de Belleville par Laurène Marx, dans une co-mise en scène avec Fanny Sintès. Il est en tournée depuis en France et à l'étranger. En mai 2023, Laurène Marx écrit, met en scène et interprète *Je vis dans une maison qui n'existe pas* à Théâtre Ouvert, puis co-écrit et met en scène *Jag et Johnny*. En septembre 2025, elle crée à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, *Portrait de Rita*. Ces trois textes sont publiés aux éditions Blast.

Théâtre Ouvert	159, avenue Gambetta 75020 Paris 01 42 55 55 50 theatre-ouvert.com
Espace 1789, scène conventionnée danse – Saint-Ouen	2-4, rue Alexandre-Bachelet 93400 Saint-Ouen 01 40 11 70 72 espace-1789.com

Et aussi dans le cadre du Festival d'Automne

Carte Blanche Casa do Povo

La Maison des Métallos

13 – 27 septembre

Le Festival d'Automne invite la Casa do Povo, centre d'art brésilien engagé, à investir la Maison des Métallos pour deux semaines de spectacles, d'ateliers de pratique sportive et artistique, de workshops et de conférences. Le Festival y tiendra son QG, espace ouvert aux artistes et aux publics, propice aux échanges, aux rencontres et à la fête.

Les partenaires média du Festival d'Automne

Festival d' Automne
festival-automne.com 01 53 45 17 17

Identité visuelle : Spassky Fischer. Crédits photo : Pauline Le Goff ; Néhémie Lemal ; Blithe William ; Lucile Balézeaux.